13 | 2021 Enchantement et réenchantement des rapports entre humains et non-humains dans le monde hispanophone

Charlie Damour

Enchantement, désenchantement et réenchantement des rapports entre l'humain et la nature chez Gabriel García Márquez

En «El mar del tiempo perdido» (1961), García Márquez hace del mar, rechazado por los habitantes de un pueblo costeño por su hostilidad, una fuente de asombro, armonía, apaciguamiento, regeneración física, y luego de serenidad permanente y finalmente de riquezas inagotables. Ahora bien, seis años más tarde, en *Cien años de soledad (*1967), se ven castigados los macondianos por haber permitido a la United Fruit Company, el eje del imperialismo en América Latina, burlarse de las leyes naturales que rigen su pueblo edénico. El pesimismo de la visión parece total y unirse al análisis del fundador de la ecología Aldo Leopold, quien afirmó ya en 1949 que «maltratamos a la Tierra porque la consideramos como un bien que nos pertenece». ¿Cómo explicar esta evolución entre las dos obras? Al final de su vida, sin embargo, García Márquez dejó un rayo de esperanza.

Table des matières

Du désenchantement au réenchantement éphémère des villageois dans «El mar del tiempo perdido» (1961)
Triomphe du réenchantement
De l'enchantement au désenchantement des rapports entre les êtres humains et la nature dans *Cien años de soledad* (1967)
Conclusion

Texte intégral

1.

2Depuis l'Antiquité, avec Théocrite et ses *Idylles* (275 av. J.-C), Virgile et ses *Bucoliques* (37 av. J.-C) ; la Renaissance avec Sannazarro et *L'Arcadie* (1502), Thomas More et son *Utopia* (1516), Jorge de Montemayor et *Los siete libros de la Diana* (1559), Cervantès et *La Galatea* (1585), Vauquelin de La Fresnaye et *L'Art poétique* (1589), le siècle des Lumières avec Antoine Watteau et *Les Bergers ou Fêtes galantes* (1717), François Boucher et [la] *Pastorale* ou [le] *Jeune berger dans un paysage* (1739-1745), la poésie, les romans pastoraux, la peinture et le genre utopique n'ont cessé de célébrer la nature à travers, dans la plupart des cas, une vision idéalisatrice, et en y projetant les sentiments et les états d'âme de l'homme. Au contact de la nature, l'humain s'épanouit, s'évade, se met à rêver. Son émerveillement lui procure bien-être et satisfaction. Lorsque l'osmose se rompt, il s'en trouve égaré.

- 1 Les premières lignes de cette introduction montrent dé...
- 2 Jouant sur les termes, on pourrait dire que le village...

3Ce n'est pas de cet aspect dont nous voudrions parler ici, mais de la nature non anthropique1, que certains bouleversent poussés par le désir de lucre. C'est ce qui arrive au village de Macondo de *Cien años de soledad* (1967) de Gabriel García Márquez après le passage de la United Fruit Company. La «*ciudad de los espejos*»2, bâtie avec enthousiasme par José Arcadio Buendía, est anéantie au point de sombrer dans la violence, d'être balayée de la surface de la terre et de laisser une vision profondément pessimiste du rapport de l'être humain avec la nature imposé par une idéologie, celle du capitalisme.

4Cette vision proposée dans l'œuvre la plus célèbre de García Marquez fut-elle toujours la sienne ? Il semblerait bien que non, si nous examinons une de ses créations précédentes. En 1961, en publiant le conte «El mar del tiempo perdido», García Márquez y avait pourtant laissé un espoir de réconciliation entre l'être humain et la nature. Le réenchantement s'y opère non pas sur terre mais sous la mer. Nous contrasterons ici ces deux aspects de manière à faire ressortir les évolutions et infléchissements de l'œuvre de Gabriel García Márquez sur ce sujet.

Du désenchantement au réenchantement éphémère des villageois dans «El mar del tiempo perdido» (1961)

- 3 Voir : Gerald Martin, *Gabriel García Márquez. Une vie,...*
- 4 *Ibid.*, p. 304.

5Avant d'entrer en matière, il convient de préciser rapidement le contexte de l'élaboration de cette nouvelle. En 1960, son auteur, journaliste de *Prensa latina* à La Havane, fut muté à New York, où il démissionna de son poste en 1961 à la suite d'une menace de mort. Par bus, il se rendit avec femme et enfant à la frontière mexicaine, ce qui lui permit de percevoir les effets de la discrimination raciale dans le sud des Etats-Unis3. Arrivés en train à Mexico, ils ne survécurent que grâce à l'aide de quelques amis. García Márquez ressentit alors ce que pouvait être la pauvreté –sentiment qu'exacerba sans doute la lecture de *El llano en llamas* (1953) et *Pedro Páramo* (1959) de Juan Rulfo4–, qu'il exposa à la manière fantastique dans l'œuvre qui nous intéressera en premier.

- 5 Raúl Orrantia Bustos range cette « mystérieuse odeur d...
- 6 Manuel Guillermo Ortega, s'appuyant sur Bachelard, ass...

6Désenchantés par la misère au bord d'une mer impitoyable, certains habitants d'un village côtier dans «El mar del tiempo perdido», finissent par sentir d'une façon tout à fait paradoxale une odeur de rose5 venant des flots qui ne cessent de rejeter des immondices6.

- 7 La minéralisation suggérée par le nom laisse entendre ...
- 8 Mario Vargas Llosa attire l'attention sur le fait que ...

7La mentalité populaire, on le voit dans les martyrologes, rattacha très tôt la fragrance de cette fleur d'origine exotique, parmi les plus suaves qu'il soit, à un fait exceptionnel, la perfection chrétienne d'un homme ou d'une femme « décédés en odeur de sainteté ». Dans l'Antiquité, elle servait d'ailleurs au culte des divinités. Bref, ce parfum, dans la mythologie chrétienne, est intimement lié à l'idée de la mort, mais d'une mort heureuse qui ouvre le chemin vers le bonheur éternel auquel aspire Pétra, la morte vivante, à en juger par son nom7. Elle y voit donc l'annonce de sa fin prochaine8 et fait part à son mari de son désir d'être enterrée dignement, car elle refuse de subir le même sort que ses compatriotes qui, faute d'un sol meuble pour y être mis en terre, étaient jetés à la mer. Lorsqu'elle meurt, six mois après la supposée prémonition, son vœu n'est évidemment pas respecté.

- 9 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido» (1...
- 10 *Ibid.*, p. 29.
- 11 Voir : Alejo Carpentier, *De lo real maravilloso*, édit...

8Tobie, jeune homme curieux et quelque peu rêveur, sent également cette odeur étrange provenant de la mer. Lorsqu'il raconte à sa femme Clotilde ce qui lui est arrivé, elle ne le croit pas, la mer étant réputée cruelle et peu généreuse. Il se met à attendre patiemment la réapparition de l'odeur en examinant toutes les nuits cette mer-ogresse qui, quand elle ne dévore pas ses enfants, rejette du poisson mort ou lance «*sus eructos cargados de desperdicios*»9. Au moment où l'odeur de rose ressurgit, seuls quelques vieux purent la sentir. Le narrateur signale que, telles les victimes d'un sortilège, «*bajaron a gozarlo en la playa*», que «*algunos, agotados de tanto sentir, regresaron a casa*», mais que «*la mayoría se quedó a terminar el sueño en la playa*»10. Cette odeur, dont certains mettent en doute l'existence et qui empêche d'autres de respirer normalement, relève de la transgression significative du réalisme magique11. García Márquez met à profit le pouvoir magique de l'imagination pour passer outre les limites réductrices du réalisme cartésien, permettant ainsi d'appréhender la complexité de la relation de l'humain et du non-humain, en l'occurrence entre Petra dotée d'une nouvelle vie et la mer régénératrice.

- 12 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», ...
- 13 *Ibid.*, p. 32.

- 14 *Ibid*.

9Et comme cela se produit dans les romans marquéziens chaque fois qu'un événement inhabituel survient, le village, déserté depuis des années par les femmes et meurtri par le soleil et la misère, s'anime brusquement comme par réenchantement : l'établissement de Catarino diffuse à nouveau de la musique et le narrateur fait savoir que les gens réalisent à ce moment-là que «*habían envejecido desde la última vez que oyeron música*»12. L'odeur de rose s'intensifie au point d'imprégner «*la madera de las casas, los alimentos y el agua de beber*»13, au point de la trouver «*en el vapor de su propia cagada*» et de «*no [haber] dónde estar*»14 sans la respirer. On est loin de l'odeur de sainteté : il y a là une touche humoristique de l'auteur qui déconstruit ici un des lieux communs de la mythologie chrétienne.

- 15 *Ibid*., p. 33.
- 16 *Ibid*.

10De façon tout à fait inattendue, cette odeur ensorcelante redonne vie au village pendant plusieurs semaines. Subitement, elle attire une multitude de visiteurs insolites, loin pour la plupart de vivre en odeur de sainteté, qui trouvent en ce lieu de crédulité ce qu'ils cherchent, parmi lesquels des anciens habitants, des devineresses, des «*pistoleros*» et des hommes avec «*una culebra enrollada en el cuello*»15. La carnavalisation, l'hyperbole et l'ironie s'emparent incontestablement de l'écriture marquézienne. Un curé, fraîchement débarqué, qui ne voit que ce qu'il veut voir, en vient même à comparer l'odeur de la mer à l'odeur de Dieu. Pour lui, il n'y a pas de doute, il s'agit de «*un pueblo elegido*»16. Toutefois, n'étant pas à court d'arguments face à l'évolution négative du village, il reconnaît plus tard qu'il est tombé en état de péché mortel. Cette odeur de rose, exhalée par la bouche de la mer-ogresse, réenchante provisoirement le village, d'une façon très prosaïque cependant. Lorsqu'elle se dissipe, l'afflux de visiteurs disparaît.

- 17 García Márquez dénomme ainsi l'Etatsunien qui prépare...
- 18 Pour Luis Carlos Herrera Molina, ce «*gringo*» pense qu...
- 19 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», ...

11Avant cela, d'autres ogres tel que M. Herbert, font leur apparition17. Non seulement il corrompt et infantilise les villageois, en leur proposant de l'argent en échange de l'accomplissement d'un quelconque savoir-faire, mais il s'empare de leurs biens en les poussant à l'endettement, dans un processus de consommation capitaliste qui se trouve ainsi humoristiquement dénoncé par l'auteur18. Représentant de l'impérialisme américain, le prétendu philanthrope propose de prendre en main «*[el] maravilloso destino del pueblo*» et dessine même «*la ciudad del futuro, con inmensos edificios de vidrio y pistas de baile en las azoteas*»19, un nouvel Hollywood en quelque sorte.

- 20 *Ibid*., p. 40.
- 21 *Ibid*., p. 41.

12Une fois l'odeur disparue et l'effervescence de la fête retombée, les villageois plongent de nouveau dans la misère la plus extrême. Poussés par la faim, ils en viennent à déterrer des crabes sur la plage. Catarino doit fermer son établissement car «*los nuevos discos […] se volvieron tan viejos, que ya nadie pudo escucharlos sin lágrimas*»20. Quant au curé, il échoue dans sa tentative de recueillir des fonds pour construire l'église. La nature redevient hostile : la pluie met fin à la fête en faisant fermenter «*la basura que dejó la muchedumbre en las calles*» et le sol est «*otra vez árido y duro como un ladrillo*»21. Le désenchantement est total.

- 22 *Ibid*., p. 35.
- 23 *Ibid*., p. 34.
- 24 Pour Luis Carlos Herrera, ce sommeil est significatif...

13Même M. Herbert qui, magicien en son genre lui aussi, se vantait d'avoir beaucoup d'argent, de défendre «*el más equitativo sistema de distribución de la riqueza*»22 et de pouvoir résoudre «*los problemas del género humano*»23 – on croit entendre les poncifs les plus éculés du système capitaliste que García Márquez se complaît à parodier –, se meurt de faim au sortir d'un long sommeil proche de celui de l'ogre du Petit Poucet, mise à part la différence du dénouement des deux récits24. Son image d'homme puissant se trouve ironiquement remise en

question. Comme les habitants, la bouche pleine d'écume, il doit déterrer des crabes pour se sustenter. Toutefois, se souvenant des récits exotiques des navigateurs, bien éloignés des considérations objectives des économistes, il invite Tobie à plonger avec lui sous « la mer des naufrages » c'est-à-dire celle bien connue des êtres humains pour son agressivité, afin de récupérer des tortues à la chair délicieuse.

Triomphe du réenchantement

14Tobie y trouvera une toute autre récompense. Si le personnage éponyme d'un livre de la Bible est connu pour sa fidélité à sa foi, lui-même ne change pas d'opinion. Dans cette nouvelle, il n'abandonne pas le rêve suscité en lui par l'odeur de rose inexplicablement exhalée par la mer.

- 25 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», ...
- 26 *Ibid.*
- 27 Ce cataclysme ne correspondrait-il pas métaphoriqueme...

15Une fois sous les eaux, l'Américain et Tobie découvrent un village englouti. Mais pas à la mode des côtes de Bretagne, comme la ville d'Ys, submergée en châtiment des péchés de ses habitants, selon la version chrétienne, et dont on entendrait par temps calme les cloches des églises sonner le glas. Non, une cité bien vivante et même festive, avec des hommes et des femmes à cheval, «*que giraban en torno al quiosco de la música*»25, comme lors d'une fête patronale, qui jouiraient d'une jeunesse éternelle, préservée des malheurs du continent et de la surface des eaux. La présence de «*flores de colores vivos en las terrazas*»26 et de roses accentue l'aspect enchanté de ce village submergé. Herbert attribue son ensevelissement à un cataclysme qui pourrait faire penser à celui connu par la légendaire Atlantide27. Le réenchantement, qui avait fini par disparaître sur terre, s'opère ici sous les yeux éblouis de Tobie. Il veut instinctivement cueillir ces fleurs pour les montrer à sa femme Clotilde afin de lui prouver que l'odeur sentie avait bien une origine matérielle.

- 28 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», ...
- 29 *Ibid.*
- 30 *Ibid.*
- 31 Pour Luis Carlos Herrera, le fait que les morts repre...

16Poussé par la faim, M. Herbert suggère à son compagnon de continuer leur descente et de revenir un autre jour plus calmement à ce niveau. Ils se retrouvent ainsi dans « la mer des défunts » où ils rencontrent des morts très anciens, en «*estado de reposo*»28. En dessous, dans les « eaux des morts récents », ils aperçoivent une femme très jeune qui «*flotaba de costado, con los ojos abiertos, perseguida por una corriente de flores*»29. Tobie en elle reconnaît Pétra, l'épouse du vieux Jacob, qui telle une princesse endormie, a rajeuni d'au moins cinquante ans. M. Herbert se laisse prendre à son charme : «*Es la mujer más hermosa que he visto en mi vida -dijo*». Il rajoute qu'elle a beaucoup voyagé et qu'elle traîne derrière elle «*la flora de todos los mares del mundo*»30. Pétra, qui craignait tant d'être jetée comme un vulgaire déchet dans un océan rempli d'immondices, est réenchantée physiquement non pas sur terre mais sous la mer et parmi les morts. Elle semble avoir atteint la sérénité qui lui a fait défaut à la fin de sa vie. Serait-ce de la part de la mer une compensation pour toutes les misères que «*la violencia*» lui a imposées de son vivant ainsi qu'aux autres habitants ? La mort l'a réconciliée avec cette mer-ogresse qu'elle a tant redoutée. L'eau de mer qui l'a en quelque sorte purifiée des ravages du temps et de la misère devient fontaine de jouvence et source de réenchantement31. C'est là une retranscription marquézienne d'une légende bien connue qui remonte au Jardin d'Eden de la *Genèse* et passe, entre autres textes, par les chroniques de la conquête du Nouveau Monde avec la *Historia general y natural de las Indias* (1535) de Gonzalo Fernández de Oviedo qui assure que Ponce de León croyait pouvoir la situer en Floride, et se retrouve dans le célèbre *Jardin des délices* (1504) de Jérôme Bosch.

- 32 Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 43.
- 33 *Ibid.*
- 34 *Ibid.*, p. 44.
- 35 *Ibid.* C'est-à-dire le village tel qu'il fut avant son...
- 36 *Ibid.*

17En atteignant le plancher océanique, l'émerveillement de M. Herbert s'accentue lorsqu'il y découvre des milliers de tortues «*aplanadas en el fondo*»32. «*Están vivas -dijo el señor Herbert -, pero duermen desde hace millones de años*»33. Le comportement de l'Américain, représentant de l'impérialisme et du capitalisme, est à cet instant surprenant : alors qu'il meurt de faim, il se contente de prélever une seule tortue, comme s'il était devenu tout à coup soucieux de leur préservation. Sa préoccupation se confirme lorsqu'il demande à Tobie de ne rien raconter à personne : «*Imagínate el desorden que habría en el mundo si la gente se enterara de estas cosas*»34, lui lance-t-il. Tout se passe comme si la faim avait suscité chez M. Herbert une prise de conscience de l'inanité de son attitude antérieure, une sorte de rédemption ou plutôt une véritable rupture épistémologique sous couvert d'un cadre fantastique, méthode bien marquézienne qui se garde de tout développement idéologique. Quant à Tobie, il ne peut cacher son éblouissement lorsqu'il regarda «*hacia la superficie y vio todo el mar al revés*»35. «*Parece un sueño -dijo*»36. Contrairement à d'autres villageois, il n'a jamais douté des mystères de la mer, c'est-à-dire d'une possible régénérescence non seulement pour Pétra mais pour tout le village.

- 37 Á propos des marques du temps et de l'espace dans *Cie*...
- 38 Enfers au sens antique du terme, et non chrétien. Il ...

18Le moment est venu de faire référence à une autre source d'inspiration de García Márquez, ici inversée. Il s'agit du voyage de Dante Alighieri dans la *Divine Comédie* (1303- 1320)37, à travers les Enfers, le Purgatoire et le Paradis. M. Herbert et Tobie traversent successivement au cours de leur plongée « la mer des défunts », qui correspondrait aux Enfers38, et les « eaux des morts récents », sorte de Purgatoire où évolue Pétra régénérée, pour arriver au « plancher océanique » qui semble être le support d'incommensurables richesses pour l'humanité, ce dont prend conscience le capitaliste qu'est M. Herbert, qui y voit une sorte de Paradis.

- 39 Pour Fernando Burgos cette mer est « cimetière et vie...

19La vision fantastique fait de la mer, rejetée par les habitants du village à cause de sa rigueur, une source d'émerveillement, d'harmonie, d'apaisement, de régénérescence physique, puis de sérénité permanente, et enfin de richesses inépuisables, sans aucune relation avec une quelconque divinité mais qui correspondrait à la puissance créatrice de la nature (*natura naturans*). Délaissant un instant ses habits d'ogresse dévoreuse de morts, la mer se transforme en fée qui enchante et réenchante les relations entre les êtres humains et leur environnement39. La violence n'a pas tari l'espoir qui ne demande qu'à resurgir. Le rejet d'innombrables immondices n'avait d'autre finalité que de se protéger et dissimuler ses richesses.

20Il y a tout lieu de penser que cette vision fantastique se réfère également et plus matériellement à une réalité découverte par les scientifiques grâce aux nouveaux instruments de prospection : la présence au fond des abysses océaniques de nodules polymétalliques qui font actuellement l'objet de recherches et de projets d'exploitation et que García Márquez évoque peut-être métaphoriquement. Comme le suggère paradoxalement M. Herbert, après sa rupture avec son ancienne mentalité, l'homme se doit de protéger cette richesse ou alors de l'explorer avec modération. C'est l'un des problèmes que les politiques auront à régler dans le futur : l'avenir de l'humanité se trouve en partie au fond des mers. Influencé sans aucun doute par les expéditions océaniques françaises et nord-américaines des années 50-60, l'écrivain colombien fait œuvre de précurseur en soulevant la question de la préservation de cet aspect nouvellement découvert de la nature fortement menacé par la cupidité de l'homme.

21Là aussi la vision de García Márquez est prémonitoire si nous nous référons à la perspective de Serenella Iovino et Serpil Oppermann qui assurent que

the new narrative agents are things, nonhuman organisms, places, and forces, as well as human actors and their words. Together, they anticipate an alternative vision of a future where narratives and discourses have the power to change, re-enchant and create the world that comes to our attention only in participatory perceptions.40

- 41 Cette expédition menée à bord du Marion Dufresne en 2...

22Cela nous amène à nous interroger sur le rapport entre êtres humains et environnement et sur la protection d'espaces naturels découverts récemment au XXIe siècle, tels que le volcan sous-marin en formation au large de Mayotte où règne en toute quiétude une vie extrêmement abondante, diversifiée du point de vue faune et flore,

qui est une merveille pour les yeux de l'homme –à en juger par les films tournés par la récente expédition scientifique41–, comme le fut pour Herbert et Tobie leur descente au fond de la mer.

De l'enchantement au désenchantement des rapports entre les êtres humains et la nature dans *Cien años de soledad* (1967)

23En seulement six ans, il semblerait bien que le « réenchantement » évoqué de façon fantastique ci-dessus ait totalement disparu, si l'on en juge par le roman qui porta García Márquez à la notoriété internationale. Voyons de quelle manière.

- 42 Ils fuyaient les effets dévastateurs de la guerre, di...

24Les Buendía, il convient de le rappeler, sont arrivés à Macondo en quête d'une terre d'accueil, comme les Hébreux fuirent l'Egypte à la recherche de la Terre promise42.

- 43 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Edición...
- 44 J. Joset rattache ce rêve prémonitoire à celui que fi...
- 45 *Ibid.*, p. 79.
- 46 Le créateur dans la *Genèse* donne un nom aux différent...
- 47 Voir Charlie Damour : « De la genèse à l'apocalypse »...

25Ce lieu comptait «veinte casas de barro y cañabrava construidas a la orilla de un río de agua diáfana que se precipitaba por un lecho de piedras pulidas, blancas y enormes como huevos prehistóricos»43. La volonté d'attribuer un aspect primitif, édénique et merveilleux à ce village est manifeste. La découverte de son emplacement à la suite du rêve prémonitoire de son fondateur44 ainsi que l'absence de mort renforcent son côté mythique. Nous sommes à l'aube d'un temps nouveau où règne une simplicité naturelle. «*El mundo era tan reciente que muchas cosas carecían de nombre, para mencionarlas había que señalarlas con el dedo*»45 - précise le narrateur46. Tout est pureté et innocence à tel point que le lecteur ne manque pas de rapprocher cette description des plus idylliques du récit de la création de la Genèse : on assiste à « l'éclosion d'un univers immaculé » et « les eaux diaphanes de la rivière rappellent celles du fleuve arrosant le jardin d'Éden »47. Les habitants de la cité en gestation se contentent des matériaux que leur offre la nature : de la glaise et des roseaux. Rien n'est encore venu la pervertir. Pour le lecteur, habitué à la violence structurale régnant en Colombie, elle relève du passé mythique, de l'utopie des temps bibliques. La plénitude régnant en ces lieux, évoquée par la comparaison des pierres de la rivière avec des œufs préhistoriques, ne laisse rien présager de son évolution vers une proche dystopie. Macondo n'appartient donc pas à l'Occident moderne, mais est à ranger, selon l'analyse de Philippe Descola, du côté de ces « nombreuses régions de la planète » où

- 48 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris :...

humains et non-humains ne sont pas conçus comme se développant dans des mondes incommunicables et selon des principes séparés ; l'environnement n'est pas objectivé comme une sphère autonome ; les plantes et les animaux, les rivières et les rochers, les météores et les saisons n'existent pas dans une même niche ontologique définie par son défaut d'humanité.48

26Le cadre de vie des Macondiens met en exergue une relation de respect, de complémentarité entre l'humain et le non-humain, entièrement dépourvue de toute idée d'exploitation ou de dépendance.

27Restons dans le contexte profondément marqué par un substrat biblique significatif. La cité construite sur la rive d'une rivière est en fait une oasis entourée d'espaces désertiques. «*La ciudad de los espejos*» se trouve dans une région aride et inhospitalière où, sous l'effet de la chaleur, les oiseaux fuient par manque « d'arbres de vie », et où les charnières et les verrous se tordent, ce qui permet de mesurer à sa juste valeur la réussite de l'entreprise du fondateur de Macondo.

- 49 La critique rapprocha José Arcadio Buendía de nombreu...
- 50 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, *op. cit*...
- 51 *Ibid*., p. 89.
- 52 *Ibid*., p. 88-89.
- 53 *Ibid*., p. 90.

28Car l'installation de Macondo dans un endroit charmant, paisible et accueillant, est due à un seul homme. José Arcadio Buendía, Moïse des temps modernes49, est un visionnaire qui guide son peuple fuyant l'adversité et lui présente la table des lois qui vont présider à la construction de la nouvelle Canaan. Il choisit d'implanter son village «*junto al río, en el lugar más fresco de la orilla*»50. Pourvu d'un grand sens de l'équité, «[*dispone] de tal modo la posición de las casas, que desde todas [puede] llegarse al río y abastecerse de agua con igual esfuerzo, y [traza] las calles con tan buen sentido que ninguna casa [recibe] más sol que otra a la hora del calor*»51. En tant qu'administrateur rigoureux et soucieux du bien-être de ses compatriotes, *«[…] [da] instrucciones para la siembra y consejos para la crianza de los niños y animales, y [colabora] con todos, aun en el trabajo físico, para la buena marcha de la comunidad*»52. Respectueux de l'ordre, il veille à la bonne distribution des terres. Il fait peupler les maisons du village de «*turpiales, canarios, azulejos y petirrojos*»53. Ecologiste en avance sur son temps, il fait planter dans les rues du village des amandiers. De toutes ses entreprises, on retiendra que l'être humain ne peut se passer d'animaux et d'éléments naturels pour vivre sereinement. Il s'établit une entente entre humain et nature, une solidarité, un respect mutuel, un accord implicite de bonne conduite. Bref, le patriarche est le bâtisseur visionnaire d'une « cité radieuse » dont rêvèrent certains architectes du XXe siècle comme Le Corbusier, d'une « écocité », selon une expression plus récente, où il fait bon vivre matériellement, socialement et moralement.

- 54 Charlie Damour, *op. cit*., p. 245.
- 55 Gabriel García Márquez, *op. cit*., p. 90.
- 56 Couleur polysémique : c'est certes celle de la banane...
- 57 Gabriel García Márquez, *op. cit*., p. 338.
- 58 Satoko Tamura, *Por los caminos de Cien años de soleda*...

29Les premiers habitants de Macondo, nous l'avons vu, vivaient dans un « microcosme paradisiaque »54 en harmonie avec la nature. «*Era en verdad una aldea feliz*»55, affirme le narrateur. Cette félicité fut de courte durée. Son propre créateur, porté par la soif de découvertes et par les inventions introduites par les gitans, ouvre les portes de Macondo à la technologie, représentée symboliquement par la substitution du chant des oiseaux par des horloges artificielles, et par l'entrée triomphale du «*tren amarillo56 que tantas incertidumbres y evidencias, y tantos hallazgos y desventuras, y tantos cambios, calamidades y nostalgias había de llevar a Macondo*»57. Satoko Tamura parle de « désastre écologique » : «*La penetración agresiva de los estadounidenses es tan sofisticada que los habitantes al principio no lo notan, pero cuando caen en la cuenta, la empresa se ha asegurado una posición dominante en complicidad con el poder local*»58.

- 59 Charlie Damour, *op. cit*., p. 248.
- 60 José Eustasio Rivera, *La vorágine*, Buenos Aires : Los...

30L'anticipation narrative des fléaux générés par cette intrusion technologique, qui se veut civilisationnelle, est nodale. La United Fruit Company, suivant l'arrivée de la locomotive, plonge les Macondiens dans le crime, la corruption, la démesure, le gaspillage et la lubricité. Du jardin des délices, on passe à Babylone, non la splendide cité de Nabuchodonosor, mais la « grande courtisane » dénoncée par Isaïe. La compagnie américaine détourne de son cours la rivière mythique aux eaux diaphanes, modifie le régime des pluies et le cycle des récoltes59. Les lois naturelles ne sont plus respectées tout comme la protection des sols et des ressources. Le rapport entre l'être humain et la nature s'en trouve dégradé au profit du rendement économique. Cette vision n'est pas sans évoquer celles qu'offrent à propos de la forêt José Eustasio Rivera dans *La Vorágine* en 1924, où les arbres avant l'intervention de l'être humain, « paladin de la destruction », sont « contemporains du paradis », ou même le Vénézuélien Rómulo Gallegos dans *Canaïma* (1935)60.

- 61 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, *op. cit*...
- 62 Dans la deuxième plaie d'Egypte, la crue saisonnière ...
- 63 Gabriel García Márquez, *op. cit*., p. 456-457.

- 64 *Ibid.*, p. 89. Cette poussière brûlante ressemble à ce...

31Avec le puissant déluge, de type biblique, s'abattant sur la région pendant «*cuatro años, once meses y dos días*»61, juste après le massacre des travailleurs de la banane, le pacte de non-agression et de coexistence, implicite mais bien réel entre les premiers Macondiens et la nature, est définitivement rompu. Les réserves alimentaires s'en trouvent réduites, les trains déraillent, les bêtes périssent. Des crapauds, des escargots et autres bestioles hideuses envahissent les habitations62. Le déluge laisse place à un village en ruines et en putréfaction : «*La región encantada que exploró José Arcadio Buendía […] era un tremendal de cepas putrefactas*»63, indique le narrateur. Au déluge, succèdent dix ans de sécheresse et une brûlante poussière «*que cubrió para siempre los oxidados techos de zinc y los almendros centenarios*»64.

- 65 Comme dans la Bible, on les entasse par monceaux : «L...

32Maudite à jamais, à la différence de Ninive construite sur les rives du Tigre qui fut pardonnée par Yahvé, Macondo, dont le crime était incommensurable, devient de nouveau cette terre stérile, hostile où les oiseaux refusent de rester ou préfèrent aller mourir dans les maisons65. Envahie par des lézards, des araignées, des ronces, des mites, des termites et des fourmis rouges mais surtout souillée par l'inceste, la demeure des Buendía est soufflée par un « ouragan biblique » qui finit par raser et bannir « la cité des miroirs » de la mémoire des hommes.

- 66 N'est-ce pas là ce que dénonce James Lovelock dans *Th*...

33Le désenchantement est total. Les Macondiens sont châtiés pour avoir permis, entre autres choses, à la United Fruit Company de bafouer les lois naturelles pour exploiter les ressources du pays, en bonne représentante de l'impérialisme étatsunien en Amérique latine. La nature, puissante et imprévisible, suggère García Márquez, ne peut être impunément soumise et encore moins surexploitée66.

- 67 Voir références dans la note suivante.
- 68 Bénédicte Meillon, Margot Lauwers, « Lieux d'enchante...

34La vision de l'homme de lettres colombien rejoint donc celle du père fondateur de l'écologie Aldo Leopold qui affirmait dès 1949 que « nous maltraitons la Terre parce que nous la considérons comme un bien qui nous appartient »67. Grâce à ce que l'on a appelé le « réalisme magique », elle préfigure l'analyse des scientifiques actuels, tel Paul Crutzen, qui annoncent l'entrée dans l'ère de l'« Anthropocène », où l'activité « anthropique » s'avère capable de détruire l'équilibre de la planète68.

35Message significatif quant au pessimisme de l'auteur, M. Herbert qui prépara l'installation de la United Fruit, ne changea pas d'attitude, comme García Márquez le lui permit dans la nouvelle.

Conclusion

36Il reste à éclaircir le problème de la contradiction entre le message allégorique prometteur d'espoir *sub conditione* délivré en 1961 dans «*El mar del tiempo perdido*» et le pessimisme foncier de *Cien años de soledad*, publié en 1967, soit à six années de distance seulement.

- 69 Voir Carlos Miguel Ortiz Sarmiento, *La violence en Co*...
- 70 Voir ce qu'en dit Pierre Gilhodes dans « La Colombie ...

37La doit-on uniquement à un changement d'esthétique ? Non, puisque le fantastique ne disparaît pas dans le roman. Il est utilisé dans une autre optique qui correspond de façon plus pertinente à l'engagement de l'auteur entre 1965 et 1966, époque de la rédaction de l'œuvre. On était bien loin des espoirs suscités, dans la lutte entre pauvres et riches, par le gaïtanisme, dont le promoteur fut assassiné le 9 avril 1948. Entre 1958 et 1978 les libéraux et les conservateurs s'alternèrent au pouvoir sans rien améliorer à la situation du pays, et en 1960, le gouvernement créa les forces paramilitaires, mesure renforcée en 1965 par le Congrès, ce qui accrut davantage la violence69. De plus, avant 1967, l'United Fruit Company délaisse la culture de la banane dans le pays, laissant

certaines contrées exsangues, comme celle de Santa Marta70. Le pessimisme du romancier colombien paraissait avoir atteint son paroxysme.

38García Márquez, voulant dénoncer sans aucune rémission le drame politique et socio-économique de son pays, qui menaçait son écosystème livré à la cupidité du capitalisme et par là-même tous ses concitoyens, alla dans *Cien años de soledad* bien au-delà de l'allégorie fantastique utilisée dans «El mar del tiempo perdido». L'avenir lui semblait définitivement perdu.

- 71 Gerald Martin, *op. cit*., p. 329.

39Or, paradoxalement, cela se « révéla radicalement thérapeutique », assure Gérald Martin. Le biographe poursuit : « Ce livre fut réellement magique, miraculeux et exaltant : il le guérit de bien des maux », soit, à l'en croire, de « toutes les frustrations et l'angoisse de sa vie passée »71. Le « réenchantement » de l'auteur serait donc passé par le travail cathartique du « désenchantement » et lui permit d'appeler de ses vœux bien plus tard, le 8 décembre 1982 à Stockholm,

una nueva y arrasadora utopía de la vida, donde nadie pueda decidir por otros hasta la forma de morir, donde de veras sea cierto el amor y sea posible la felicidad, y donde las estirpes condenadas a cien años de soledad tengan por fin y para siempre una segunda oportunidad sobre la tierra.72

- 73 Dans *Par-delà nature et culture*, *op. cit*., P. Descola...

40Quelle pouvait être cette « nouvelle et triomphante utopie de la vie », prometteuse de « félicité » qui offrirait toutes ses chances à l'être humain ? Ne serait-ce pas le retour à des rapports respectueux de son environnement, véritable preuve d'amour envers les siens, selon l'enseignement des anciennes traditions chamaniques (voir ce que dit Philippe Descola des Achuars de l'Amazonie73), et prôné par les mouvements écologiques en émergence ? En ce sens, pourrait-on dire, le romancier pressentit le constat qu'effectua plus tard l'anthropologue Bruno Latour : il devenait urgent d'abandonner l'usage des « deux gabarits ontologiques de l'objet et du sujet » qui entraîne un blocage de l'expérience en traitant mal des « objets », ce qui amène à la catastrophe, à la vengeance de Gaïa, car on ne peut continuer à nier plus longuement que la « réalité est plurielle ». García Márquez met le lecteur face à ses responsabilités : «*enseña deleitando*».

Docteur en études hispaniques et hispano-américaines

Professeur certifié d'espagnol, membre associé du laboratoire DIRE, enseigne dans le secondaire et à l'Université de La Réunion.

Bibliographie

ALFARO, Gustavo, *Constante de la historia de Latinoamérica en García Márquez*, Cali, Colombia : Biblioteca Banco Popular, vol. 82, 1979, 147 p. ISBN : N/A.

BURGOS, Fernando, «Hacia el centro de la imaginación : *La Increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su desalmada abuela*», *Inti : Revista de literatura hispánica* 16, 1982, p. 1-12, disponible sur : <https://digitalcommons.providence.edu/inti/vol1/iss16/9> (consulté le 2 juin 2021).

BURGOS, Fernando, «Aspectos de la cuentística de Gabriel García Márquez», *in* : Enrique Pupo-Walker, *El cuento hispanoamericano*, Madrid : Editorial Castalia, 1995, p. 453-472 ISBN : 13 : 9788470391415.

CARPENTIER, Alejo, *De lo real maravilloso*, México : Universidad Nacional Autónoma de México, 2004, 47 p. ISBN : 970-32-0804-5.

COLLAZOS, Óscar, *García Márquez : la soledad y la gloria. Su vida y su obra*, Barcelona : Plaza & Janes, 1983, 280 p. ISBN : 84-01-45065-9.

DAMOUR, Charlie, *La mort et le désir d'immortalité dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, Paris : L'Harmattan, 2016, 363 p. ISBN : 978-2-343-10401-0.

DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris : Gallimard, 2005, 640 p. ISBN : 9782070772636.

-Entretien avec Nicolas Truong, « Nous sommes devenus des virus pour la planète », *Le Monde*, 20 mai 2019. https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/20/philippe-descola-nous-sommes-devenus-des-virus-pour-la-planete_6040207_3232.html (consulté le 20 juin 2021).

-Entretien avec Laure Adler, « Penser l'humain et le non-humain », « L'heure bleue », France-inter, 24 juin 2020. https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-24-juin-2020 via @radiofrance (consulté le 20 juin 2021).

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, «Monólogo de Isabel viendo llover en Macondo» (1955), *in* : *Ojos de perro azul*, Barcelona : Mondadori, 1999, p. 157-167 ISBN : 84-397-0384-8.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, *La hojarasca* (1955), Buenos Aires : Editorial Sudamericana, 1971, 133 p. ISBN : N/A.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, «El mar del tiempo perdido» (1961), *in* : *La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada*, Barcelona : Barral Editores, 1974, p. 21-45 ISBN : 84-211-0240-0.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, *Cien años de soledad* (1967), Madrid : Ediciones Cátedra, S.A., 1999, 559 p. ISBN : 84-376-0494-X.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, «María dos Prazeres» (1979), *in* : *Doce cuentos peregrinos*, Bogotá : Editorial Oveja Negra, 1992, p. 127-144 ISBN 958-06-0007-4.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel, *Yo no vengo a decir un discurso*, Buenos Aires : Sudamericana, 2010, 154 p. ISBN : 978-950-07-3313-7.

GILHODES, Pierre, « La Colombie et l'United Fruit Company », *Revue française de sciences politiques* 17 (2), 1967, p. 307-317.

HERRERA, Luis Carlos, S.J, «Los cuentos de García Márquez. Análisis Tentativo de sus Significativos Simbólicos», *Universitas Humanística 5*, 1973, n°5 y 6, p. 419-493, disponible depuis le 25 avril 2021 sur <https://revistas.javeriana.edu.co/index.php/univhumanistica/article/view/10533> (consulté le 2 juin 2021).

HERRERA MOLINA, Luis Carlos, *El cuento, estructura y símbolo : análisis tentativo de los cuentos de Gabriel García Márquez*. Bogotá : Pontificia Universidad Javeriana, Facultad de Ciencias Sociales, 1998, 211 p. ISBN : 978-9586830508.

IOVINO, Serenella, OPPERMAN, Serpil, « Material Ecocriticism: Materiality, Agency, and Models of Narrativity », *Ecozon@*, 3 (1), 2012, p. 91, dernière mise à jour : 2014, disponible sur : <https://www.academia.edu/8108315/Material_Ecocriticism> (consulté le 13 mars 2021).

KULIN, Katalin, *Creación mítica en la obra de García Márquez*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1980, 267 p. ISBN-10 : 9630523817.

LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris : La Découverte, 2015, 398 p., ISBN : 9782359251081.

-Entretien avec Adèle Van Reeth, « La distinction entre humain et non-humain ne correspond plus à rien de l'expérience terrestre », « Les chemins de la connaissance », France-Culture, 22 novembre 2013, https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/actualite-philosophique-bruno-latour via @radiofrance (consulté le 20 juin 2021)

LEPAGE, Caroline, *L'univers de Gabriel García Márquez*, Paris : Ellipses, 2008, 144 p. ISBN : 978-2-7298-4093-8.

MARRUGO PADILLA, Albeiro, ÁLVAREZ ÁLVAREZ, Lucía, BARRERA DIAZ, Edgar, «Cultura, ciudadanía y organización sostenible para el desarrollo socioeconómico del Caribe colombiano», *in* : Jorge Enrique Elías-Caro et Raúl Román-Romero (comp.), *Cultura, ciudades y economía en el Caribe. Una mirada al litoral, Barranquilla* : ACOLEC, 2016, 732 p. ISBN : 978-958-58957-1-3, disponible sur <https://acolec.org.co/cultura-ciudades-y-economia-en-el-caribe/> (consulté le 2 juin 2021).

MARTIN, Gerald, *Gabriel García Márquez. Une vie*, Paris : Grasset, 2009, 701 p. ISBN : 978-2-246-73911-1.

MATURO, Graciela, *Claves simbólicas de Gabriel García Márquez*, Buenos Aires : Fernando García Cambeiro, 1972, 194 p. ISBN : N/A.

MEILLON, Bénédicte, « Le chant de la matière pour désensorceler les modernes : vers une écopoétique du réenchantement à travers quelques romans des Appalaches », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, disponible sur <http://journals.openedition.org/transtexts/1202> ; <https://doi.org/10.4000/transtexts.1202> (consulté le 13 mars 2021).

MEILLON, Bénédicte, LAUWERS, Margot, « Lieux d'enchantement : approches écocritiques et écopoét(h)iques des liens entre humains et non-humains », Crossways Journal, 2.1, 2018, p. 2, dernière mise à jour : 08 août 2018, disponible sur <https://crossways.lib.uoguelph.ca/index.php/crossways/article/view/4686> (consulté le 13 mars 2021).

ORRANTIA BUSTOS, Raúl, «*La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada de Gabriel García Márquez*. Libro de transición y de temas recurrentes en pos de un nuevo estilo», 2021, p. 1-7, disponible sur : <https://www.academia.edu/6812188/La_increíble_y_triste_historia_de_la_Cándida_Eréndira_y_de_su_abuela_desalmada_de_Gabriel_García_Márquez_Libro_de_transición_y_de_temas_recurrentes_en_pos_de_un_nuevo_estilo> (consulté le 2 juin 2021).

ORTEGA, Manuel Guillermo, «Los motivos del mar y el puerto en los cuentos de *La increíble y triste* historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada», *Revista Cuadernos de Literatura del Caribe e Hispanoamérica*, 2007, n° 6, p. 1-12, dernière mise à jour : 2021, disponible sur <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=5810204> (consulté le 2 juin 2021).

ORTIZ SARMIENTO, Carlos Miguel, *La violence en Colombie : racines historiques et sociales*, Paris : L'Harmattan, 1990, 310 p. ISBN : 2-7384-0802-8.

RIVERA, José Eustasio, *La vorágine*, Buenos Aires : Losada, 1967, 244 p. ISBN : N/A.

RODRIGUEZ-PUERTOLAS, Carmen C. de, «Aproximaciones a la obra de Gabriel García Márquez» ; *in* : *Universidad*, vol. 76. Santa Fé, Argentine : Universidad nacional del litoral, juillet-décembre 1968, p. 9-45.

TAMURA, Satoko, *Por los caminos de Cien años de soledad*, Bogotá : Aguilar, 2015, 292 p. ISBN : 978-958-8912-04-2.

VARGAS LLOSA, Mario, *Historia de un deicidio*, Barcelona : Seix-Barral, 1971, 667 p. ISBN : 9788421102206.

Notes

1 Les premières lignes de cette introduction montrent déjà combien le terme « nature » est imprécis, voire ambigu, dans la mesure où il introduit forcément une dimension anthropique qu'il convient d'éviter, d'où l'opposition « humains *vs* non-humains ». L'expression « *natura naturata* », que nous pourrions tirer de l'opposition proposée par Spinoza entre « *natura naturans* » (Dieu créateur) et « *natura naturata* » (la création sous tous ses aspects)

ne nous satisfait pas non plus dans la mesure où elle inclut l'être humain. Bruno Latour démontre que le vocable « nature » n'est pas rigoureusement opératoire et adopte le mot « Gaïa » emprunté à Hésiode par James Lovelock, dans *The Revenge of Gaia* (2006), pour parler de la Terre comme « système autorégulé ». Le bassin du Mississipi nous semble-t-il « de nature » ? Eh bien non, répond Latour : sans une digue, l'ouest de la Nouvelle-Orléans deviendrait une grande partie de l'immense bassin du Mississipi vers lequel se déverse un quart de l'économie américaine. Voir : Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris : La Découverte, 2015, en particulier la seconde conférence (p. 75) et la troisième. Pour notre part, nous avouerons que le nom de « Gaïa » nous paraît bien mal connoté dans la mythologie. Dans ce travail, le mot « nature » aura donc le sens de « nature non anthropique », c'est-à-dire non marquée par les activités humaines.

2 Jouant sur les termes, on pourrait dire que le village primitif de Macondo n'a de valeur que par l'environnement qu'il reflète.

3 Voir : Gerald Martin, *Gabriel García Márquez. Une vie*, Paris : Grasset, 2009, p. 296-299.

4 *Ibid*., p. 304.

5 Raúl Orrantia Bustos range cette « mystérieuse odeur de roses qui provient de la mer » parmi les « thèmes constants de l'écrivain colombien, les pestes » ; *in* : «*La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada de Gabriel García Márquez*». Libro de transición y de temas recurrentes en pos de un nuevo estilo », 2021, p. 2, disponible sur : <https://www.academia.edu/6812188/La_increíble_y_triste_historia_de_la_Cándida_Eréndira_y_de_su_abuela_desalmada_de_Gabriel_García_Márquez_Libro_de_transición_y_de_temas_recurrentes_en_pos_de_un_nuevo_estilo> (consulté le 2 juin 2021).

6 Manuel Guillermo Ortega, s'appuyant sur Bachelard, assure que dans les nouvelles de *La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada* la mer est une « force diysphorique », un « *locus terribilis* », « une force menaçante, dangereuse, saturée de mort, qui lance sur la plage les naufragés et les dépouilles de tempêtes brutales » ; *in* : «Los motivos del mar y el puerto en los cuentos de *La increíble y triste* historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada», *Revista Cuadernos de Literatura del Caribe e Hispanoamérica*, 2007, n° 6, p. 2 et 3, dernière mise à jour : 2021, disponible sur <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=5810204> (consulté le 2 juin 2021). Fernando Burgos insiste sur les deux niveaux de la mer présentés successivement par la nouvelle. Dans un premier temps, à sa superficie, elle rejette les détritus que les hommes ont déversés dans ses eaux et dans un second elle offre aussi « le mystère de ses fonds » ; *in* : «Aspectos de la cuentística de Gabriel García Márquez» de Fernando Burgos, *in* : *El cuento hispanoamericano*, Enrique Pupo-Walker, Madrid : Editorial Castalia, 1995, p. 467. En cela, ajouterons-nous, la vision de García Márquez annonce les protestations des mouvements écologiques actuels, comme cela apparaît par exemple dans l'article d'Albeiro Marrugo Padilla, Lucía Álvarez Álvarez et Edgar Barrera Díaz, «Cultura, ciudadanía y organización sostenible para el desarrollo socioeconómico del Caribe colombiano», *in* : Jorge Enrique Elías-Caro et Raúl Román-Romero (comp.), *Cultura, ciudades y economía en el Caribe. Una mirada al litoral, Barranquilla* : ACOLEC, 2016, p. 619-629, disponible sur <https://acolec.org.co/cultura-ciudades-y-economia-en-el-caribe/

7 La minéralisation suggérée par le nom laisse entendre que la vie avait abandonné son corps, au fil d'une existence de continuelles déceptions.

8 Mario Vargas Llosa attire l'attention sur le fait que Pétra, tout comme Amaranta Buendía de *Cien años de soledad*, ressent la « prémonition exacte de sa mort et s'y prépare » ; *García Márquez : Historia de un deicidio*. Barcelona : Seix-Barral, 1971, p. 460.

9 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido» (1961), *in* : *La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada*, Barcelona : Barral Editores, 1974, p. 28.

10 *Ibid*., p. 29.

11 Voir : Alejo Carpentier, *De lo real maravilloso*, édition de la Universidad Nacional Autónoma de México, 2004, p. 41-42, et l'introduction de Gonzalo Celorio. Précisons que le qualificatif « fantastique », pour des raisons phoniques, est utilisé dans ce travail en adéquation avec le concept de « réalisme magique », expression qui n'admet pas de forme adjectivale.

12 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», *op. cit*., p. 30.

13 *Ibid*., p. 32.

14 *Ibid*.

15 *Ibid*., p. 33.

16 *Ibid*.

17 García Márquez dénomme ainsi l'Etatsunien qui prépare la prise de possession de Macondo par la United Fruit Company dans *Cien años de soledad*. Mario Vargas Llosa étudie l'évolution du personnage dans *Historia de un deicidio*, *op.cit*., p. 460. Satoko Tamura le présente comme «un hombre superior proveniente de un país dueño de los últimos conocimientos científicos» ; *Por los caminos de Cien años de soledad*, Bogotá : Aguilar, 2015, p. 94. Óscar Collazos termine le portrait qu'il dresse de ce personnage avec la formule percutante : «No es "un filántropo", sino un vulgar explotador» ; *in* : *García Márquez* : *La soledad y la gloria. Su vida y su obra*, Barcelona : Plaza & Janes, 1986, p. 175.

18 Pour Luis Carlos Herrera Molina, ce «*gringo*» pense que « tout se solutionne à travers l'argent ». Il représente « l'omnipotence et la source du pouvoir », les compagnies transnationales qui « exercent leur pouvoir sur les pays tiers-mondistes » ; *in* : *El cuento, estructura y símbolo : análisis tentativo de los cuentos de Gabriel García Márquez*, Bogotá : Pontificia Universidad Javeriana, Facultad de Ciencias Sociales, 1998, p. 137, 132. Pour Mario Vargas Llosa, il crée un « mirage de bonheur » et laisse un « vide désolant » en partant ; *op. cit*., p. 460. Le romancier et critique péruvien établit un parallèle significatif entre son arrivée et son départ et ceux de la compagnie bananière sur la côte atlantique de la Colombie : la fiction dénonce les effets désastreux d'une réalité historique ; *op. cit*., p. 476.

19 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», *op. cit*., p. 39.

20 *Ibid*., p. 40.

21 *Ibid*., p. 41.

22 *Ibid*., p. 35.

23 *Ibid*., p. 34.

24 Pour Luis Carlos Herrera, ce sommeil est significatif de l'échec des transnationales dans l'évolution socio-économique des pays investis. Il précède la seconde phase avec le retour à la situation *ante quem*, ce qui donne une temporalité cyclique que l'on retrouve dans d'autres œuvres, *Cien años de soledad* en particulier. Voir : *op. cit*., p. 133.

25 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», *op. cit*., p. 42.

26 *Ibid*.

27 Ce cataclysme ne correspondrait-il pas métaphoriquement à la submersion du pays par la violence ? On sait que la montée des eaux a permis la conservation de certaines parties de cités romaines et du port d'Alexandrie. D'où la scène festive : le village retrouve ainsi la vie innocente dont il a été privé.

28 Gabriel García Márquez, «El mar del tiempo perdido», *op. cit*., p. 43.

29 *Ibid.*

30 *Ibid*.

31 Pour Luis Carlos Herrera, le fait que les morts reprennent corps dans les profondeurs de la mer nous montre, grâce à la fiction, un monde parallèle qui accompagne la vie : «Los cuentos de García Márquez. Análisis Tentativo de sus Significativos Simbólicos», *Universitas Humanística 5*, 1973, n°5 y 6, p. 473, disponible depuis le 25 avril 2021 sur <https://revistas.javeriana.edu.co/index.php/univhumanistica/article/view/10533> (consulté le 2 juin 2021).

32 Gabriel García Márquez, *op. cit*., p. 43.

33 *Ibid.*

34 *Ibid.*, p. 44.

35 *Ibid.* C'est-à-dire le village tel qu'il fut avant son ensevelissement, soit avant la violence.

36 *Ibid.*

37 Á propos des marques du temps et de l'espace dans *Cien años de soledad*, Caroline Lepage effectue un rapprochement avec la *Divine Comédie* : voir : *op. cit.*, p. 60.

38 Enfers au sens antique du terme, et non chrétien. Il a fallu des siècles à ces morts pour atteindre le repos.

39 Pour Fernando Burgos cette mer est « cimetière et vie », « terme de l'espérance et début de l'illusion ». García Márquez en fait le « centre d'une transmutation » ; «Hacia el centro de la imaginación : *La Increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su desalmada abuela*», *Inti : Revista de literatura hispánica* 16, 1982, p. 4, disponible sur : <https://digitalcommons.providence.edu/inti/vol1/iss16/9> (consulté le 2 juin 2021).

40 Serenella Iovino, Serpil Opperman, «Material Ecocriticism: Materiality, Agency, and Models of Narrativity», *Ecozon@*, 3 (1), 2012, p. 91, dernière mise à jour : 2014, disponible sur : <https://www.academia.edu/8108315/Material_Ecocriticism> (consulté le 13 mars 2021).

41 Cette expédition menée à bord du Marion Dufresne en 2018, à l'initiative de l'Ifremer et de l'Institut de Physique du Globe de Paris, avec la participation de 70 scientifiques, dont certains de l'université de La Réunion, a permis d'étudier la formation de ce type de volcan, mais aussi de la profusion de la flore et de la faune maritimes de ces bas-fonds. Notre université a eu le privilège de voir en avant-première les films tournés à cette occasion, projetés à l'amphithéâtre bioclimatique. Ils ont été par la suite présentés à la télévision.

42 Ils fuyaient les effets dévastateurs de la guerre, dit le romancier dans *La hojarasca* (1955) : «*La llegada al naciente pueblecito de Macondo en los últimos días del siglo, fue la de una familia devastada, aferrada todavía a un reciente pasado esplendoroso, desorganizada por la guerra*», Buenos Aires : Editorial Sudamericana, 1971, p. 40.

43 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Edición de Jacques Joset, Madrid: Ediciones Cátedra, S. A., 1999, p. 79.

44 J. Joset rattache ce rêve prémonitoire à celui que fit Jacob avant de fonder la ville de Bethel ; note n°17, *in* : Gabriel García Márquez, *op. cit*., p. 108.

45 *Ibid.*, p. 79.

46 Le créateur dans la *Genèse* donne un nom aux différents éléments de la nature au fur et à mesure de leur création. Caroline Lepage évoque la « construction de *Cien años de soledad* suivant le mouvement biblique » et souligne que l'auteur donne à Macondo « de surcroît cette existence sublime de l'idéal du monde des origines

avec le pouvoir du démiurge qui lui confère le fait de nommer les êtres vivants, les objets et les lieux… » ; *in* : *L'univers de Gabriel García Márquez*, Paris : Ellipses, 2008, p. 72 -73.

47 Voir Charlie Damour : « De la genèse à l'apocalypse » *in* : *La mort et le désir d'immortalité dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, Paris : L'Harmattan, 2016, p. 244-251.

48 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris : Gallimard, 2005, p. 56.

49 La critique rapprocha José Arcadio Buendía de nombreuses figures bibliques : Gustavo Alfaro et Carmen C. de Rodríguez-Puértolas le comparent à Adam, Graciela Maturo à Abraham, Katalin Kulin à Caïn et à Moïse. Voir Gustavo Alfaro, *Constante de la historia de Latinoamérica en García Márquez*, Cali, Colombia : Biblioteca Banco Popular, vol. 82, 1979, p. 77 ; Carmen C. de Rodríguez-Puértolas, «Aproximaciones a la obra de Gabriel García Márquez» ; *in* : *Universidad*, vol. 76. Santa Fe : Universidad nacional del litoral, juillet-décembre 1968, p. 36 ; Graciela Maturo, *Claves simbólicas de Gabriel García Márquez*, Buenos Aires : Fernando García Cambeiro, 1972, p. 115-125 ; Katalin Kulin, *Creación mítica en la obra de García Márquez*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1980, p. 188-190.

50 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, *op. cit.*, p. 108.

51 *Ibid.*, p. 89.

52 *Ibid.*, p. 88-89.

53 *Ibid.*, p. 90.

54 Charlie Damour, *op. cit.*, p. 245.

55 Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 90.

56 Couleur polysémique : c'est certes celle de la banane mûre que la United exporte, encore qu'elle soit verte au moment de la récolte, mais aussi et surtout de la trahison, en l'occurrence envers les intérêts de la région et de ses habitants.

57 Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 338.

58 Satoko Tamura, *Por los caminos de Cien años de soledad*, *op. cit.*, p. 94.

59 Charlie Damour, *op. cit.*, p. 248.

60 José Eustasio Rivera, *La vorágine*, Buenos Aires : Losada, 1967. Notre attention a été attirée lors de la préparation de ce travail sur cette possible influence de Rivera sur García Márquez. Arturo, en fuite avec Alicia qu'il a enlevée, et dont il sera séparé, s'enfonce dans la forêt amazonienne «*de árboles imponentes, contemporáneos del paraíso*» (p. 95). Dans un cauchemar de son compagnon Pibe, ils se plaignent de «*la mano que los [hiere], del hacha que los [derriba]*» (p. 111). Mais ils survivent et menacent d'envahir les plaines et les villes «*hasta borrar de la tierra el rastro del hombre*» (*id.*). Rivera n'idéalise pas cette forêt : la mort y est certes toujours présente, mais elle n'y est pas gratuite, car elle donne la vie (p. 176), alors qu'en Colombie «*destruyen anualmente millones de árboles*» (p. 177). L'homme civilisé se transforme en «*paladín de la destrucción*» (*id.*), escroquant «las generaciones del porvenir» (*id.*). Tout se passe comme si «[un] sino de fracaso y maldición [persiguiera] a cuantos explotan la mina verde» (p. 225).

61 Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, *op. cit.*, p. 439. Le déluge biblique, auquel survécurent Noé, les siens et leurs animaux, est l'héritier de nombreux antécédents légendaires. Le Nouveau Testament présente le cataclysme comme un châtiment divin infligé « à un monde impie », interprétation adoptée ici par García Márquez. La durée de celui que connut Macondo dépasse celle du phénomène vétérotestamentaire (quarante jours de crue et de longs mois de décrue). La surenchère est significative. Notons que García Márquez met en scène de façon récurrente les conséquences catastrophiques de fortes pluies, comme par exemple dans «Monólogo de

Isabel viendo llover en Macondo» (1955) : «El olor. Deben ser los muertos que están flotando por las calles» ; *in* : *Ojos de perro azul*, Barcelona : Mondadori, 1999, p. 165. Vingt-cinq ans plus tard, en 1979, il introduit l'image des cercueils flottants dans «María dos Prazeres» : «*Una mañana, siendo muy niña, el Amazonas desbordado amaneció convertido en una ciénaga nauseabunda, y ella había visto los ataúdes rotos flotando en el patio de su casa con pedazo de trapos y cabellos de muertos en las grietas*» ; *in* : *Doce cuentos peregrinos*, Bogotá : Editorial Oveja Negra, 1992, p. 129.

62 Dans la deuxième plaie d'Egypte, la crue saisonnière du Nil dépose sur ses rives d'innombrables grenouilles qui finissent par envahir les maisons des Egyptiens. Puis des insectes, des scarabées et des taons ravagent le pays. Survinrent par la suite des invasions de criquets.

63 Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 456-457.

64 *Ibid.*, p. 89. Cette poussière brûlante ressemble à celle de sable qui couvrit à l'appel de Moïse tout le pays d'Égypte au moment du conflit entre Pharaon et les Israélites et produisit « sur les hommes et sur les animaux, des ulcères formés par une éruption de pustules », *La Sainte Bible*, traduction de Louis Second, Paris : Alliance Biblique Universelle, 1992, p. 71. Les conséquences ne sont assurément pas les mêmes chez García Márquez.

65 Comme dans la Bible, on les entasse par monceaux : «Las amas de casa se agotaban de tanto barrer pájaros muertos, sobre todo a la hora de la siesta, y los hombres los echaban al río por carretadas», Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 472. Il semblerait que « l'impact des mythes judéo-chrétiens sur le chef-d'œuvre de García Márquez […] se résume à des réminiscences remaniées de la *Genèse*, de l'*Exode* ou de l'*Apocalypse* » et que le « recours au merveilleux biblique donne aux histoires [marquéziennes] une authenticité culturelle qui implique grandement le lecteur de culture occidentale » ; voir Charlie Damour, *op. cit.*, p. 251.

66 N'est-ce pas là ce que dénonce James Lovelock dans *The Revenge of Gaia*, où il met en scène la lutte de la Terre pour sa survie face aux excès commis par l'être humain ? Philippe Descola a fait de ce constat son cheval de bataille, ce qu'il rappelle à propos de la pandémie dans un entretien avec Nicolas Truong donné au journal *Le Monde* du 20 mai 2019, dernière mise à jour : le 22 mai 2020, disponible sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/20/philippe-descola-nous-sommes-devenus-des-virus-pour-la-planete_6040207_3232.html (consulté le 20 juin 2021). Il y dénonce la « dégradation des milieux et le rétrécissement sans précédent des milieux peu anthropisés du fait de leur exploitation par l'élevage intensif, l'agriculture industrielle, la colonisation interne et l'extraction de minerais d'énergie fossiles ». L'« ouragan biblique » évoqué par le romancier n'est-il pas une sorte de pandémie dans la mesure où il rase « la cité des miroirs » ?

67 Voir références dans la note suivante.

68 Bénédicte Meillon, Margot Lauwers, « Lieux d'enchantement : approches écocritiques et écopoét(h)iques des liens entre humains et non-humains », Crossways Journal, 2.1, 2018, p. 2, dernière mise à jour : 08 août 2018, disponible sur <https://crossways.lib.uoguelph.ca/index.php/crossways/article/view/4686> (consulté le 13 mars 2021). Voir aussi le début de l'article de Bénédicte Meillon « Le chant de la matière pour désensorceler les modernes : vers une écopoétique du réenchantement à travers quelques romans des Appalaches », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, disponible sur <http://journals.openedition.org/transtexts/1202> ; <https://doi.org/10.4000/transtexts.1202> (consulté le 13 mars 2021).

69 Voir Carlos Miguel Ortiz Sarmiento, *La violence en Colombie. Racines historiques et sociales*, Paris : L'Harmattan, 1990, p. 233-240.

70 Voir ce qu'en dit Pierre Gilhodes dans « La Colombie et l'United Fruit Company », *Revue française de sciences politiques* 17 (2), 1967, p. 316 : « La zone de Santa Marta se présente aujourd'hui sous un aspect désolant. La culture des bananes est en régression. Les plantations ne sont pas traitées correctement, il semble que les dommages causés par les ouragans soient considérables. On en revient bien souvent à l'élevage extensif, traditionnel dans le pays et plus facile pour les propriétaires absentéistes. Les voies ferrées secondaires ont disparu. Le réseau d'irrigation se détériore rapidement, les cantonnements des travailleurs tombent en ruines. Le

chômage est énorme dans une population rurale de 70 000 personnes environ pour les trois principales communes de la zone. Les travailleurs ont perdu, outre leur salaire, les prestations sociales, le logement, souvent, et ils émigrent en masse vers le Venezuela ».

71 Gerald Martin, *op. cit*., p. 329.

72 Gabriel García Márquez, *Yo no vengo a decir un discurso*, Buenos Aires: Sudamericana, 2010, p. 28-29.

73 Dans *Par-delà nature et culture, op. cit*., P. Descola donne à voir comment les Achuars de l'Amazonie équatorienne traitent les plantes et les animaux comme des personnes. Il est d'autre part significatif qu'il ait choisi un texte de *Cien años de Soledad* portant sur Macondo, pour agrémenter l'émission « L'heure bleue » de France-inter animée par Laure Adler le 24 juin 2020, où il commentait sa proposition de « décentrement » pour « repenser l'humain et le non-humain afin de mettre un terme à la dérive de la mondialisation ». Mise en ligne le 24 juin 2020, disponible sur : https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-24-juin-2020 (consultée le 20 juin 2021).